



Un homme à terre peut-il retrouver le goût de vivre ? Passer du chagrin à l'amour ? C'est possible, répond avec talent la romancière espagnole dans « La Bonne Chance »

Réinventer sa vie avec Rosa Montero

MACHA SÉRY

Il vient un moment où la dépression empêche d'avancer. Elle paralyse. Elle exige de dénicher une tanière pour se retirer du monde et caver son angoisse. En route pour Malaga (Andalousie) où il doit donner une confé-

rence, un architecte madrilène, internationalement réputé, décide, sur un coup de tête, de rebrousser chemin jusqu'à un village aperçu lors de son trajet ferroviaire. « À vendre », a-t-il lu sur la pancarte d'un balcon délabré. L'appartement est situé dans un immeuble bordant la ligne de chemin de fer qu'empruntent dix-sept trains par jour. Sans même l'avoir vu, l'esthète de 54 ans l'achète comptant. Les stores sont cassés, les barreaux rouillés, les sols dans un état de crasse repoussant. Le village décoloré

EXTRAIT

« Pablo est debout avec le portable encore collé contre l'oreille, pétrifié. L'ampoule nue qui pend du plafond répand une lumière froide, désagréable et sinistre dans la pièce vide. C'est un environnement d'une laideur saisissante que Pablo soudain ne reconnaît plus : que fait-il ici, où est-il, qu'est-ce qu'il lui arrive ? Sans prévenir, la chambre commence à s'éloigner rapidement de lui comme s'il la regardait à travers un tube noir. Là-bas au loin, de l'autre côté du tube, se trouve cette chambre effrayante dont il ne se sent plus maintenant faire partie, ce qui est encore plus effrayant. Il a la nuque baignée de sueur froide et son cœur se jette contre ses côtes d'une façon tellement violente que Pablo est certain que cet organe essaie de se suicider. Dans un effort de volonté extrême, il réussit à bouger les muscles perclus de sa poitrine et à respirer profondément. C'est une attaque de panique, se dit-il, c'est une attaque de panique. Et c'est l'effet tunnel des attaques de panique. »

LA BONNE CHANCE, PAGES 95-96



de Pozonegro, où il vient d'échouer, est à l'avenant, avec ses maisons écroulées et ses terrains vagues. Il s'agit d'« *une petite localité au passé minier et au présent calamiteux, à en juger par la laideur suprême des lieux* », décrit Rosa Montero dans *La Bonne Chance*, son douzième roman publié en France. A Pozonegro, tous les commerces ont baissé le rideau de fer, exception faite d'un supermarché et d'une station-service.

Pablo Hernando, veuf et père inconsolé, se terre, s'enterre dans son nouveau chez lui. Il ne répond plus au téléphone ni aux courriels. Il fait le mort. Au reste, il l'est déjà, à dormir sur le carrelage et à observer la vue désolée de sa fenêtre. Faute de nouvelles, ses collègues de Madrid s'inquiètent. La police est prévenue de sa disparition. Elle retrouve rapidement sa trace, car les comptes bancaires de l'architecte – ce que l'intéressé ignore – sont sous surveillance depuis l'évasion de prison d'un dénommé Marcos Santo. Quel lien les unit ? Quel secret dissimule Pablo ? Que fuit-il ? Quel fardeau coupable porte-t-il ? Le récit de Rosa Montero ménage subtilement le suspense. « *Etre un autre est un soulagement. Echapper à sa propre vie. Détruire ce qui a été fait. Ce qui a été mal fait. Si seulement il pouvait formater sa mémoire et recommencer à zéro.* »

Un cœur en hiver

Les liquidités de Pablo venant à s'épuiser, sa voisine du premier étage, Raluca, caissière au supermarché, lui trouve un poste de mise en rayon. Progressivement, l'ermite va s'ouvrir aux autres... Dans *La Folle du logis*, essai sur l'imagination littéraire (Métaillié, 2004) où elle soutenait que l'écriture vise à conjurer l'obscurité et le chaos, Rosa Montero avançait : « *Parler de littérature, c'est donc parler de la vie ; de la nôtre et de celle des autres, de bonheur et de la douleur. Et c'est aussi parler d'amour car la passion est la plus grande invention de nos vies inventées, l'ombre d'une ombre, le dormeur rêvant qu'il dort.* » Dans la lignée de *L'Idée ridicule de ne plus jamais te revoir*

(Métaillié, 2015), *La Bonne Chance* témoigne de ce qu'un cœur en hiver peut se remettre à battre. Récit d'un profond chagrin, il se mue peu à peu en un magnifique roman d'amour porté par Raluca, une trentenaire un peu cinglée mais résolument faite pour la joie et le bonheur ; une femme virevoltante, généreuse, solaire malgré son enfance à l'orphelinat. « *C'est que moi, tu sais, j'ai toujours eu une très bonne chance. Et heureusement que je suis autant gâtée par la chance, parce que, sinon, avec la vie que j'ai eue, je ne sais pas ce que je serai devenue.* » Difficile de lui résister.

Les thèmes de la survie, de la mémoire et de la régénération forment le pivot central de l'œuvre protéiforme de l'Espagnole Rosa Montero qui, sur son avant-bras gauche, s'est fait tatouer une salamandre, symbole de renaissance. Autrice prolifique de récits historiques, policiers, intimistes, et de fictions d'anticipation dont l'inoubliable trilogie consacrée aux aventures de l'androïde Bruna Husky, ainsi que de romans pour enfants et de biographies, elle se distingue, à 70 ans, par sa capacité inaltérée de jeunesse, sa faculté à se réinventer dans maints registres et genres littéraires. Une forme de continuité les soude : l'étude psychologique du sentiment de perte chez les individus, les difficultés de communication entre les êtres et le jaillissement du désir en guise de rédemption.

Dans *La Bonne Chance*, encore une fois, la romancière ne s'interdit rien : changements de perspective et de narrateur, monologues intérieurs, mariage d'humour et de menace. Au près de Raluca, le protagoniste passera, en deux mois, de la peur de vivre au « *désir de rester vivant* » au fil d'un thriller existentiel, à la fois douloureux, délicieux et lumineux. ■

LA BONNE CHANCE
 (La buena suerte),
 de Rosa Montero,
 traduit de l'espagnol
 par Myriam Chirousse,
 Métaillié, 278 p., 20 €, numérique 10 €.